Amanat Abbas, Ashraf Assef (eds.)
The Persianate World: Rethinking a Shared Sphere

Leiden, Brill (*Iran Studies*, 18)
2019, 256 p.
ISBN : 9789004387287

Fruit d'un colloque international tenu à l'université de Yale en 2014, ce livre veut contribuer à l'élaboration d'un champ de recherche, celui des *Persianate Studies* – en français « études persiques » ou « études sur le monde persanisant » – d'après un néologisme forgé par Marshall Hodgson. L'un des deux éditeurs scientifiques, Assef Ashraf, explique dans son introduction, qu'il s'agit d'une aire linguistique et culturelle allant de l'Euphrate à l'Oxus et que cette aire représente un champ d'étude à part entière pour les historiens soucieux de sortir des limites nationales et intéressés par des objets nouveaux. Trois prises de positions précisent le cadre épistémologique dans lequel se situent les auteurs. Premièrement, les études persiques relèvent de l'histoire globale au sens où elles s'affranchissent de l'irano-centrisme tout en rappelant sans cesse la place du monde persanisant dans l'historiographie occidentale. Deuxièmement, il est beaucoup question de culture, plus précisément d'échanges culturels, en études persiques, à travers la circulation et la traduction (parfois une réécriture) des textes persans, notamment lexicographiques, poétiques et religieux. Enfin, les chercheurs des *persianate studies* appliquent des méthodes comparatives, au-delà du seul domaine culturel, par exemple l'économie ou l'histoire politique, et s'ouvrent à l'histoire connectée en prêtant attention aux voyages, aux réseaux, aux communications, etc.

Dans le premier article qui compose le volume, Abbas Amanat pose la question de la cohérence sociale et matérielle du monde persanisant par-delà les échanges littéraires et le statut de *lingua franca* attribué au persan. Pour répondre, il faut commencer par régler le problème du centre et de la périphérie en distinguant trois situations : l'Asie centrale et occidentale dans l'antiquité tardive, l'Asie centrale et l'Iran au Moyen Âge, l'Orient musulman à l'époque moderne. Ensuite, l'auteur identifie avec force détails des *persianate modalities* qui parcourent toute la zone. Pratiques de pouvoir analogues, héritage littéraire partagé, réseaux soufis et culture matérielle commune définissent le monde persanisant. Ces modalités doivent être resituées dans le cadre des empires (safavide, moghol et ottoman) pour ce qui concerne l'époque moderne. Malgré le déclin du monde persanisant amorcé dès le XVIIIe siècle à la faveur des nationalismes et des régionalismes, il demeure qu'aux côtés des *Middle East* et *Middle Eastern studies*, le concept de *persianate* peut servir, plus que jamais, de paradigme historiographique.

C'est une même ambition épistémologique qui anime Richard Eaton dans sa mise en perspective de la *Persian cosmopolis* avec la *Sanskrit cosmopolis* conceptualisée par Sheldon Pollock. Pensée comme une sensibilité esthétique et littéraire doublée de conceptions morales et sociales, la *cosmopolis* n'est pas tant religieuse (musulmane, en l'espèce) que linguistique et surtout textuelle. Déployée entre 900 et 1900, la « cosmopolité » persane reposait d'abord sur la littérature à travers des grands classiques tels que le *Shahnameh* de Ferdowsi ou les *Haft Paykar* de Nizami et leurs « traductions » indiennes – sans oublier les miroirs de princes – sous le haut patronage des cours régionales. Éléments tangibles de construction de cette cosmopolité, les dictionnaires persans (*farhang* et *nesab*) se multiplièrent en Inde, plus que partout ailleurs, du IXe au XIXe siècle, installant l'usage du persan dans la bureaucratie au sens large, encore une fois sous l'impulsion des cours. Enfin, à Vijayanagar, l'architecture aussi bien sacrée que profane, ainsi que l'iconographie, comportaient d'indéniables éléments persanisants.

Toujours en Inde, plus exactement au Bengale, Thibaut d'Hubert éclaire la façon dont des littérateurs musulmans ont développé un imaginaire cosmographique transposant des récits merveilleux moyen-orientaux dans leur univers culturel, c'est-à-dire au pays des merveilles lui-même. Héritière d'une diffusion de l'Asie centrale à l'Asie du sud, une version bengalie de l'histoire de Sayf al-Moluk (un prince égyptien en quête de la *peri* Badi' al-Jamal qui traverse moult aventures et régions exotiques) par Alaol, poète d'Arakan du XVIIe siècle, illustre ce phénomène. Dans le contexte de la Baie du Bengale marqué par une forte culture de l'*adab* persanisant, le récit vernaculaire d'Alaol réinvente le code de la romance à l'aide d'une représentation du monde non seulement détaillée mais écrite du point de vue de l'Arakan, et non strictement fabuleuse (axe du monde, monstres, créatures, etc.) mais aussi géographique (contrées européennes, plaine gangétique, océan indien, Maldives, etc.) et ethnographique (tribus des frontières du Bengale par exemple) selon un schéma analogue à celui des routes commerciales.

A. Azfar Moin étudie la signification politique des mausolées de saints pour les empires musulmans sur le temps long. Avant les Mongols, les tombeaux alides et soufis étaient déjà populaires, le patronage des souverains chiites au Xe siècle jouant un rôle décisif dans cette popularité. Après Gengis Khan et les conversions à l'islam de khans mongols, les lieux saints musulmans, notamment soufis, tinrent lieu de

BCAI 34 (2020) Amanat Abbas, Ashraf Assef (eds.): The Persianate World: Rethinking a Shared Sphere, recensé par Alexandre Papas
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

sources sacrées pour la légitimation royale. Sous les Safavides, la politisation s'accéléra : des mausolées comme ceux de l'Imam Reza gagnèrent une dimension impériale tandis que d'autres, celui de Jami à Hérat par exemple, furent détruits, peut-être plus en signe de domination que par anti-sunnisme. Du côté des Moghols, le patronage royal des tombes de soufis Chishtis mettait en scène la relation entre l'empereur et le mystique ; puis le mystique fût subordonné à l'empereur dans la hiérarchie sainte. Les Ottomans eux-mêmes tenaient à contrôler les tombeaux de Haci Bektaş et d'autres dans les provinces arabes, afin d'affirmer une souveraineté contestée localement.

Ce sont davantage les loges et les soufis naqshbandis mujaddiddis qui intéressent Waleed Ziad. Dans un monde géopolitique fragmenté, des branches du lignage afghan Ma'sumiyya (fondé par Mohammad Ma'sum) se constituèrent en réseaux à Boukhara, dans le Sindh, au Badakhshan et jusqu'à Yarkand, dépassant les localismes pour recréer une cohérence au sein du monde persanisant sunnite aux XVIIIe et XIXe siècles. Grâce à une variété de sources (biographies, histoires locales, catalogues de mausolées et archives européennes), il apparaît que ces réseaux bénéficiaient du soutien dynastique durrani et qu'ils cultivaient un esprit de synthèse qui faisait converger oulémas, soufis, intelligentsia et milieux populaires voire tribaux. Trois processus sont mis en lumière : l'histoire confrérique de ces soufis mujaddidis et l'établissement de complexes associant madrasa, mosquée et loge (*khaneqah*) ; la formation de l'État durrani en lien avec la constitution de la Ma'sumiyya, en particulier à Kaboul et enfin, la représentation de l'ordre Ma'sumiyya par lui-même, laquelle se voulait œcuménique en englobant traditions sunnites et imamites, lignages chishti et suhrawardi autour de la figure d'Ahmad Sirhindi.

Hirotake Maeda nous emmène dans le Caucase à travers le cas d'une famille arménienne de Géorgie qui défie toute réduction nationaliste du concept de *persianate*. La famille Enikolopian serait issue d'une noblesse établie à Syunik en Arménie. Un descendant nommé Mirza Zohrab naquit au XVIIe siècle, polyglotte (persan, arabe, arménien, géorgien) il devint traducteur en Géorgie. Ses descendants comptèrent nombre de hauts fonctionnaires et traducteurs à la cour géorgienne. Les plus connus ou mieux identifiés furent le diplomate (en Iran et à Istanbul) Mirza Gurgen Khan, qui vécut dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et son fils Manuchehr Khan (mort en 1847) qui devint gouverneur de province, notamment à Ispahan, dans l'Iran qadjar. Fait symptomatique d'une identité et d'un rôle politique complexes, la famille entretenait des liens tant avec la Russie qu'avec l'Iran ; leurs choix religieux eux-mêmes reflétaient des positions subtiles nourries de legs culturels divers.

Cherchant à éviter l'alternative exclusive entre *persianate* et non-*persianate*, Joanna de Groot analyse les façons dont l'histoire baloutche en relation avec les non-Baloutches aux XVIIIe et XIXe siècles forma l'idée de monde persanisant et fût formée par elle. Ces relations étaient territoriales, commerciales et politiques. Plus profondément, la démarcation linguistique apparente était relativisée par le plurilinguisme de la région. Sur le plan spirituel, là encore la distinction entre le chiisme des Qadjar et le sunnisme baloutche n'empêchait pas des références à 'Ali et aux imams, chez le second, par le truchement du soufisme. On note même depuis au moins les années 1840, des alliances et des intermariages entre élites baloutches et iraniennes. Dans leurs récits de voyage, sortes d'enquêtes géographiques et ethnographiques, les observateurs iraniens de la fin du XIXe siècle situèrent les Baloutches dans une altérité sociale claire, certes souvent condescendante, mais à l'intérieur du cadre persan.

L'article de Nile Green clôt le volume et explique comment l'indo-persan prit fin en Inde à travers le récit de voyage de Mir La'eq 'Ali, premier ministre à Hyderabad qui remplaça le persan par l'ourdou. Ce récit traduit les tensions esthétique, linguistique et sociale qui furent à l'origine de l'abandon d'un idiome. Fortement codifié et élitiste, l'indo-persan semblait un vestige du passé à la fin du XIXe siècle. Il ne s'agit donc pas seulement d'une réaction à la pression coloniale. S'il raconte les tribulations d'un Hyderbadadi dans l'Angleterre victorienne, en sa langue même, le *safarnameh* témoigne surtout, d'une part, de la difficulté sémantique à décrire le système scientifique et industriel que l'auteur rencontre, de l'autre, d'une contradiction entre une position élitaire traditionnelle et le rôle nouveau auquel il était assigné comme citoyen britannique. À Birmingham et Wolverhampton, usines et industries restent pour le visiteur un spectacle plus qu'un objet d'intérêt technologique ou économique, tandis qu'ailleurs, au théâtre et dans les musées, il s'enthousiasme. Il n'est pas question de supposer une futilité de Mir La'eq 'Ali mais de mesurer les contraintes d'un genre, d'un style et d'une langue à une époque donnée.

Alexandre Papas
Cetobac

BCAI 34 (2020) Amanat Abbas, Ashraf Assef (eds.): The Persianate World: Rethinking a Shared Sphere, recensé par Alexandre Papas
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net